

Recherches sociographiques

L'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord

Richard Dominique



Volume 17, numéro 2, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dominique, R. (1976). L'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord. *Recherches sociographiques*, 17(2), 189–220. <https://doi.org/10.7202/055714ar>

Résumé de l'article

En 1972, le projet de recherche « Ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent » place à l'intérieur de sa problématique générale un volet intitulé : l'ethnohistoire. Soucieuse de ne pas limiter les résultats de ses recherches à des moules d'analyse déjà établis et intéressée à illustrer constamment la conceptualisation des gens de la Moyenne-Côte-Nord, l'équipe de recherche perçoit comme complémentaire l'analyse de la science populaire utilisée par les témoins qui vivent les mêmes faits qu'elle étudie sous un angle expérimental. L'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord représente une facette de cette complémentarité.

Afin de bien situer cette intention, une mise en place des principales tendances en cours en ethnohistoire s'avère utile. Auparavant, deux remarques importantes se posent au point de départ puisqu'elles clarifient les prémisses de l'ethnohistoire.

1. L'utilisation de l'histoire par l'anthropologie suscite beaucoup de discussions et cela depuis les origines de l'anthropologie. L'ethnohistoire ne se greffe pas à cette problématique. L'ethnohistoire ne représente pas le champ privilégié où l'utilisation et la perception de l'histoire que les anthropologues ont mis de l'avant à travers les différents courants anthropologiques se manifestent.

2. Ce premier point tient surtout au fait que l'ethnohistoire se conçoit comme un ensemble de méthodes, de techniques. Elle ne s'étiquette pas comme une discipline. L'ethnohistoire s'intègre aux différents courants théoriques en anthropologie et s'utilise selon les questions théoriques jugées importantes par les différentes écoles. Il n'y a pas de théories ethnohistoriques indépendantes des autres théories anthropologiques. Toute discussion au sujet de la relation histoire-anthropologie se situe au niveau théorique et non méthodologique; l'ethnohistoire ne peut fournir d'éléments pertinents.

Trois tendances se concrétisent et fournissent des résultats différents, selon l'appartenance théorique aux écoles anthropologiques. L'histoire spécifique, l'ethnographie historique (*ethnohistory*) et l'ethnohistoire (*folk history*) constituent présentement ces trois options.

L'histoire spécifique. Cette tendance se préoccupe surtout de situer des traits culturels spécifiques à l'intérieur d'un contexte. Tout en utilisant et recherchant des dates, des lieux et des événements précis, les chercheurs essaient ici de mettre en relief un modèle de diffusion et de transformation d'un trait culturel particulier. L'étude des variantes des mythes et des légendes par Franz Boas et Edward Sapir chez les Amérindiens de la Côte-Nord-Ouest du Pacifique constitue un exemple de cette tendance. L'utilisation des données archéologiques, linguistiques, physiques et des études de diffusion culturelle reflète bien la préoccupation du courant diffusionniste en anthropologie.

L'ethnographie historique. Souvent retrouvée sous l'appellation ethnohistoire (*ethnohistory*), cette tendance s'identifie aux anthropologues américains (Fenton, Ewers, De Laguna, Lurie, etc.) qui reconstruisent historiquement des cultures amérindiennes à l'aide des archives, des traditions orales et des données recueillies sur le terrain. La recherche se traduit par l'application de la perspective historique aux sociétés qui ne sont pas incluses dans l'histoire occidentale. De par leur formation, ces chercheurs veulent comprendre, expliquer des phénomènes culturels. L'historiographie d'une ethnie ne répond pas à cette demande. Le choix des données historiques doit s'effectuer en fonction des questions théoriques en anthropologie. Ainsi la mise en relation des travaux de terrain avec les sources historiques dans un cadre théorique peut produire des éléments importants pour la construction d'un modèle explicatif du changement. Cette orientation a pris forme, vers 1950, au contact de études plus générales d'acculturation et de relations interethniques, des systèmes politiques et économiques. L'ethnographie historique repose sur des fondements plus théoriques et généralisants afin de permettre une comparaison entre différents groupes étudiés. Sous cet angle, elle se présente comme une méthode intégrée à d'autres pour répondre aux questions théoriques soulevées en anthropologie.

Cette approche exige une nomenclature conceptuelle qui favorise un niveau de généralisation formelle. Une de ses premières fonctions se concrétise par l'élaboration d'un inventaire du matériel existant et par l'orientation subséquente de l'emploi et de la fabrication des autres méthodes. Lorsque la synthèse des différentes données est effectuée, des *patterns* d'incorporation des groupes ethniques à leur environnement, de changements économiques et politiques, d'acculturation, etc., en ressortent. En somme, l'ethnographie historique se présente comme l'application de la méthode historique et l'utilisation des concepts anthropologiques pour découvrir des *patterns* d'organisation humaine.

L'ethnohistoire (folk history). Le domaine des réflexions et des constructions historiques en cours dans une communauté devient le pôle d'attraction de cette optique. La véracité des faits, la cohérence des événements, les modèles de changement, etc., ne sont pas ici pertinents. C'est plutôt le système logique permettant de réfléchir et de conceptualiser les événements et les comportements qui attire l'attention du chercheur. L'articulation de la recherche s'effectue autour de ce que les gens pensent de leur passé.

Vers les années '60, le mot « ethno » se couvre d'une nouvelle signification, à savoir : découvrir comment s'établit le processus de la connaissance chez un peuple. Auparavant, le préfixe « ethno » ne possédait qu'une connotation identificatrice sans pour autant spécifier les bases de l'identité du peuple en question. Théoriquement, chez les culturalistes, la culture ne se conçoit plus comme l'ensemble des comportements humains, l'idéologie, l'histoire, les institutions, les produits matériels, etc., mais bien plus comme le tout de la connaissance humaine. Les analyses portent sur la « grammaire de la culture » et par conséquent ne précisent pas les comportements actuels et futurs des individus. Méthodologiquement, les techniques et les propositions théoriques se construisent sous la forme d'une recherche « emic », c'est-à-dire une approche valide que pour une communauté.

L'ethnographie historique travaille à la reconstruction historique dans le sens et le découpage qui convient aux critères occidentaux. Elle utilise les archives et les résultats des autres disciplines connexes afin d'écrire une histoire universelle basée sur des découpages préalablement établis. Par contre, l'ethnohistoire démontre la version, la signification et l'explication historique fournies par une communauté. Précisément, elle met en relief les principes régissant la sélection et l'ordre des événements retenus comme significatifs pour une culture.

Cette limitation à une seule culture amène pour l'instant le rejet d'une histoire universelle. Dans les sociétés non euro-américaines, les mythes, les légendes, les contes constituent le champ d'investigation privilégié pour l'ethnohistoire.

L'ETHNOHISTOIRE DE LA MOYENNE-CÔTE-NORD*

En 1972, le projet de recherche « Ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent » place à l'intérieur de sa problématique générale un volet intitulé : l'ethnohistoire. Soucieuse de ne pas limiter les résultats de ses recherches à des moules d'analyse déjà établis et intéressée à illustrer constamment la conceptualisation des gens de la Moyenne-Côte-Nord, l'équipe de recherche perçoit comme complémentaire l'analyse de la science populaire utilisée par les témoins qui vivent les mêmes faits qu'elle étudie sous un angle expérimental. L'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord représente une facette de cette complémentarité.

Afin de bien situer cette intention, une mise en place des principales tendances en cours en ethnohistoire s'avère utile.¹ Auparavant, deux remarques importantes se posent au point de départ puisqu'elles clarifient les prémisses de l'ethnohistoire.

1. L'utilisation de l'histoire par l'anthropologie suscite beaucoup de discussions et cela depuis les origines de l'anthropologie. L'ethnohistoire ne se greffe pas à cette problématique. L'ethnohistoire ne représente pas le champ privilégié où l'utilisation et la perception de l'histoire que les anthropologues ont mis de l'avant à travers les différents courants anthropologiques se manifestent.

2. Ce premier point tient surtout au fait que l'ethnohistoire se conçoit comme un ensemble de méthodes, de techniques. Elle ne s'étiquette pas comme une discipline. L'ethnohistoire s'intègre aux différents courants théoriques en anthropologie et s'utilise selon les questions théoriques jugées importantes par

* Ce texte est extrait d'une thèse de maîtrise en anthropologie : Richard DOMINIQUE, *Dans ce temps-là... pi ast'heure : l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord*, Québec, Université Laval, 1974.

Cette recherche se greffe au projet « Ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent », dirigé par Marc-Adélaré Tremblay et Paul Charest et subventionné par le Conseil des arts du Canada.

1. Voir : Robert M. CARMACK, « Ethnohistory : a Review of its Development, Definition, Methods and Aims », *Annual Review of Anthropology*, I, 1972 : 227-246 ; Charles HUDSON, « Folk History and Ethnohistory », *Ethnohistory*, XIII, 1-2, 1966 : 52-70 ; William C. STURTEVANT, « Anthropology, History and Ethnohistory », in James CLIFTON, ed., *Introduction to Cultural Anthropology*, Boston, Houghton Mifflin, 1968 : 451-475.

les différentes écoles. Il n'y a pas de théories ethnohistoriques indépendantes des autres théories anthropologiques. Toute discussion au sujet de la relation histoire-anthropologie se situe au niveau théorique et non méthodologique; l'ethnohistoire ne peut fournir d'éléments pertinents.

Trois tendances se concrétisent et fournissent des résultats différents, selon l'appartenance théorique aux écoles anthropologiques. L'histoire spécifique, l'ethnographie historique (*ethnohistory*) et l'ethnohistoire (*folk history*) constituent présentement ces trois options.

L'histoire spécifique. Cette tendance se préoccupe surtout de situer des traits culturels spécifiques à l'intérieur d'un contexte. Tout en utilisant et recherchant des dates, des lieux et des événements précis, les chercheurs essaient ici de mettre en relief un modèle de diffusion et de transformation d'un trait culturel particulier. L'étude des variantes des mythes et des légendes par Franz Boas et Edward Sapir chez les Amérindiens de la Côte-Nord-Ouest du Pacifique constitue un exemple de cette tendance. L'utilisation des données archéologiques, linguistiques, physiques et des études de diffusion culturelle reflète bien la préoccupation du courant diffusionniste en anthropologie.

L'ethnographie historique. Souvent retrouvée sous l'appellation ethnohistoire (*ethnohistory*), cette tendance s'identifie aux anthropologues américains (Fenton, Ewers, De Laguna, Lurie, etc.) qui reconstruisent historiquement des cultures amérindiennes à l'aide des archives, des traditions orales et des données recueillies sur le terrain. La recherche se traduit par l'application de la perspective historique aux sociétés qui ne sont pas incluses dans l'histoire occidentale.

De par leur formation, ces chercheurs veulent comprendre, expliquer des phénomènes culturels. L'historiographie d'une ethnie ne répond pas à cette demande. Le choix des données historiques doit s'effectuer en fonction des questions théoriques en anthropologie. Ainsi la mise en relation des travaux de terrain avec les sources historiques dans un cadre théorique peut produire des éléments importants pour la construction d'un modèle explicatif du changement.

Cette orientation a pris forme, vers 1950, au contact des études plus générales d'acculturation et de relations interethniques, des systèmes politiques et économiques. L'ethnographie historique repose sur des fondements plus théoriques et généralisants afin de permettre une comparaison entre différents groupes étudiés. Sous cet angle, elle se présente comme une méthode intégrée à d'autres pour répondre aux questions théoriques soulevées en anthropologie. Cette approche exige une nomenclature conceptuelle qui favorise un niveau de généralisation formelle. Une de ses premières fonctions se concrétise par l'élaboration d'un inventaire du matériel existant et par l'orientation subséquente de l'emploi et de la fabrication des autres méthodes. Lorsque la synthèse des différentes données est effectuée, des *patterns* d'incorporation des groupes ethniques à leur environnement, de changements économiques et politiques, d'acculturation, etc., en ressortent. En somme, l'ethnographie historique se

présente comme l'application de la méthode historique et l'utilisation des concepts anthropologiques pour découvrir des *patterns* d'organisation humaine.

L'ethnohistoire (folk history). Le domaine des réflexions et des constructions historiques en cours dans une communauté devient le pôle d'attraction de cette optique. La véracité des faits, la cohérence des événements, les modèles de changement, etc., ne sont pas ici pertinents. C'est plutôt le système logique permettant de réfléchir et de conceptualiser les événements et les comportements qui attire l'attention du chercheur. L'articulation de la recherche s'effectue autour de ce que les gens pensent de leur passé.

Vers les années '60, le mot « ethno » se couvre d'une nouvelle signification, à savoir : découvrir comment s'établit le processus de la connaissance chez un peuple. Auparavant, le préfixe « ethno » ne possédait qu'une connotation identificatrice sans pour autant spécifier les bases de l'identité du peuple en question. Théoriquement, chez les culturalistes, la culture ne se conçoit plus comme l'ensemble des comportements humains, l'idéologie, l'histoire, les institutions, les produits matériels, etc., mais bien plus comme le tout de la connaissance humaine.² Les analyses portent sur la « grammaire de la culture » et par conséquent ne précisent pas les comportements actuels et futurs des individus. Méthodologiquement, les techniques et les propositions théoriques se construisent sous la forme d'une recherche « emic », c'est-à-dire une approche valide que pour une communauté.

L'ethnographie historique travaille à la reconstruction historique dans le sens et le découpage qui convient aux critères occidentaux. Elle utilise les archives et les résultats des autres disciplines connexes afin d'écrire une histoire universelle basée sur des découpages préalablement établis. Par contre, l'ethnohistoire démontre la version, la signification et l'explication historique fournies par une communauté. Précisément, elle met en relief les principes régissant la sélection et l'ordre des événements retenus comme significatifs pour une culture. Cette limitation à une seule culture amène pour l'instant le rejet d'une histoire universelle. Dans les sociétés non euro-américaines, les mythes, les légendes, les contes constituent le champ d'investigation privilégié pour l'ethnohistoire.

I. MÉTHODOLOGIE

La recherche entreprise à l'intérieur du projet « Ethnographie de la Côte-Nord » emprunte avec quelques nuances la troisième tendance, l'ethnohistoire. Cet essai ethnohistorique se greffe à l'étude de l'organisation de la connaissance d'une société et ne vise aucunement à formuler des classifications universelles. L'investigation comporte en outre deux caractéristiques importantes. Premièrement, elle se concentre sur une société euro-américaine, plus précisément

2. Stephen A. TYLER, ed., *Cognitive Anthropology*, N.Y., Holt Rinehart, 1969, p. 14.

québécoise, ce qui démontre que l'ethnohistoire s'applique aussi à notre société. Deuxièmement, elle ne se centre pas sur un discours précis tels que les mythes et les légendes. Ceux-ci peuvent révéler des explications importantes mais ils ne sont pas les seuls discours qui véhiculent une conceptualisation de l'histoire. Trop souvent les monographies ethnohistoriques confinent l'histoire des sociétés non euro-américaines à ces deux types de discours et appliquent ainsi un certain moule pré-déterminé qui relève d'une quelconque idéologie...

Lorsque des phénomènes qui se produisent dans un environnement amènent des témoins à commenter ces situations, à les situer dans une continuité, une manifestation concrète des centres d'intérêts de la communauté se trouve ainsi exprimée. Les discussions, les explications et les analyses qui suivent reflètent les concepts et les choix de la population. Le chercheur qui veut écrire l'ethnohistoire doit recueillir ces témoignages oraux qui deviennent des données significatives.

D'une façon générale, les témoignages oraux pour cette étude se définissent comme des ensembles de déclarations émises par un témoin concernant soit une série d'événements, soit un thème de la vie sociale. Un témoin peut être une personne ou un groupe de personnes qui livrent un témoignage.

1. *Techniques de cueillette*

Les moyens pratiques et scientifiques utilisés pour cueillir les témoignages pertinents se résument à l'histoire de vie sous forme d'entrevue libre, le journal de bord, les notes d'audition et les entrevues réalisées par les membres du projet.

L'histoire de vie sous forme d'entrevue libre. Possédant quelques indications sur l'étude en cours, l'informateur réussit à se situer et choisit lui-même les thèmes de discussion qui lui sont significatifs. Généralement son histoire de vie prête à discussion et, tout au long du discours, des explications ou encore des exemples supplémentaires pour illustrer son propos sont demandés par le chercheur. De ce point de vue, l'histoire de vie fournit des points de repère importants pour cerner les intérêts et les concepts culturels.³

Aucun schéma d'entrevue et aucune question pré-établie à vider, telles sont les caractéristiques de l'entrevue libre. Le but ne consiste pas à établir une chronologie précise mais plutôt de laisser les témoins fournir leurs réflexions sur « ce qui s'est vraiment passé ». L'enregistrement sur bandes magnétiques permet de respecter plus fidèlement les témoignages.

Le journal de bord. Parallèlement à la production des entrevues libres, la constitution d'un journal de bord devenait essentielle. Cette technique se conçoit comme un guide périodique qui enregistre les démarches, les changements techniques, les contextes d'entrevues, les inspirations et les intuitions. Cette

3. Voir : P. J. PELTO, *Anthropological Research*, N.Y., Harper, 1970, p. 79.

compilation permet d'effectuer le point au cours de l'enquête. De plus, le journal de bord permet d'avancer, à la fin du séjour, des généralisations et des conclusions sur la démarche scientifique et peut fournir des éléments pour l'édification d'une future méthodologie.

Les notes d'audition. L'utilisation de cette technique se juxtapose aux histoires de vie sous forme d'entrevue libre. Ces notes consistent en une simple cueillette des discours qui se manifestent quotidiennement et qui, tout en se rapportant à l'histoire, reflètent des conceptions et une interprétation de la trame historique. Cette technique permet de saisir des témoignages dans leur contexte habituel sans que la situation soit créée artificiellement par le chercheur.

Les entrevues réalisées par les membres du projet. L'emploi de ces entrevues se justifie par la possibilité d'y découvrir des explications et une interprétation de l'histoire susceptibles d'étayer le sujet de discussion préalablement établi par les autres chercheurs qui travaillent sur des thèmes précis et préconçus.

Le souci de retracer l'interprétation historique produite par une communauté à travers différents contextes, en utilisant différentes techniques, souligne la volonté de ne pas privilégier une forme de discours pour établir l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord.

2. Contexte de l'enquête

Le problème initial concerne le choix des informateurs. Qui peut transmettre un témoignage reflétant l'interprétation soutenue par le groupe? Quelle preuve peut être fournie pour vérifier la véracité des propos? Jusqu'à quel point l'enquêteur influence-t-il le récit? La réponse à ces questions tourne autour des préoccupations déjà définies. La recherche porte sur les mécanismes inconscients, la structure sous-jacente à un groupe culturel. En d'autres termes, la tâche du chercheur a pour objectif la formulation d'une théorie spécifique à laquelle les individus se réfèrent dans l'action sans pour autant la verbaliser dans toute sa complexité.⁴

La dichotomie individu/société, importante à considérer pour une recherche axée sur la véracité des faits et la représentativité des témoins, s'estompe ici puisque les relations entre les individus et ce qui les met en relation dans la communication est le sujet de l'étude.

Un informateur qui raconte des faits, soit pour plaire, soit pour gagner de l'argent ou encore pour acquérir du prestige, laisse un témoignage douteux pour

4. Voir: Dell HYMES, «Linguistic Methods in Ethnography: its Development in United States», in Paul GARVIN, ed., *Method and Theory in Linguistics*, Paris, Mouton, 1970: 249-325; p. 262.

une ethnographie historique mais procure des pistes intéressantes pour une ethnohistoire. Cette situation pointe les intérêts, les concepts de la société. « En analysant n'importe quel intérêt individuel on se rend compte qu'il est toujours conditionné par la société ».⁵

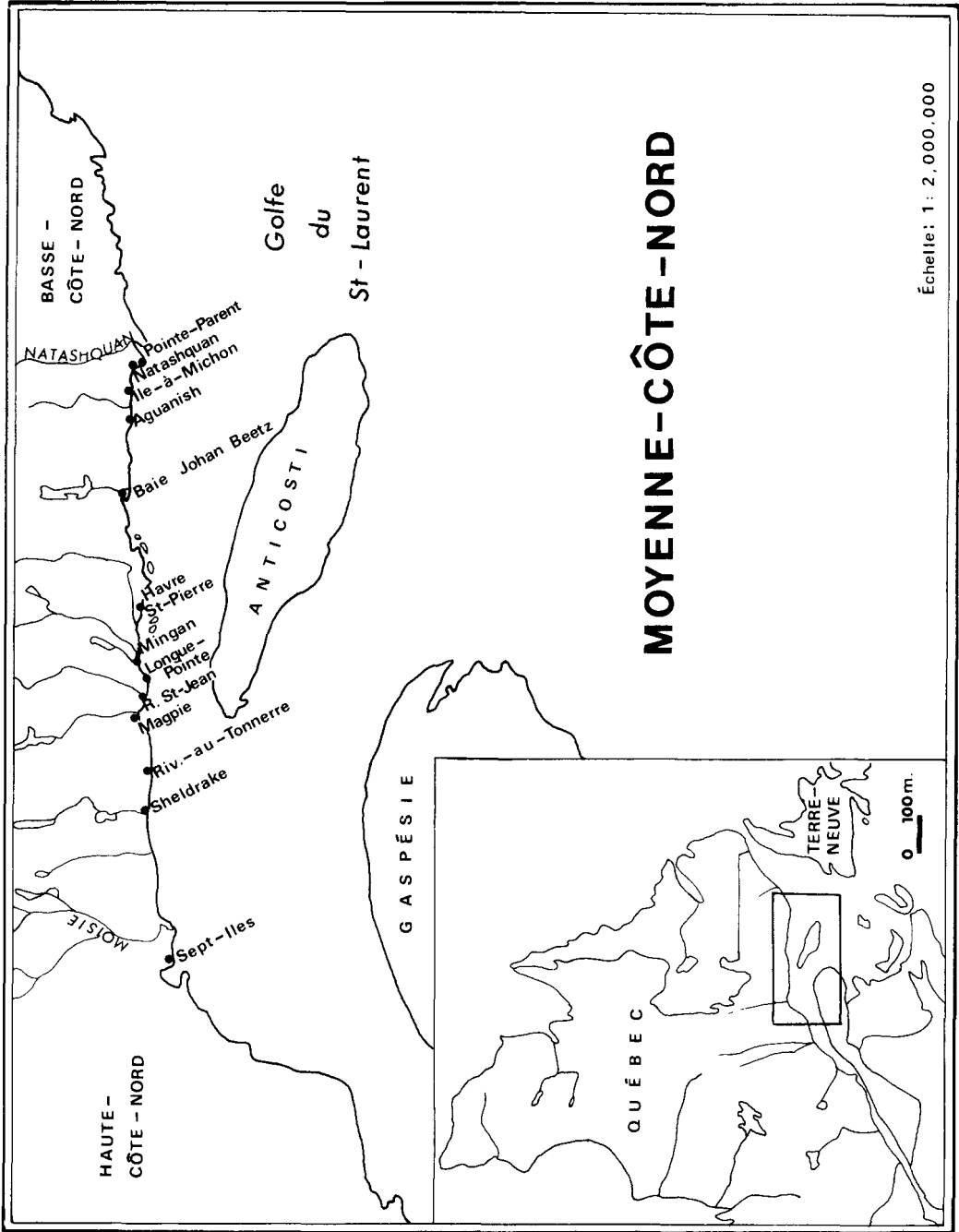
Toujours en demeurant à ce niveau d'abstraction, la relation enquêteur/témoin se redéfinit. Le choix du discours, les thèmes abordés dans ces circonstances ne dépendent aucunement de la relation interpersonnelle qui s'établit entre l'enquêteur et l'informateur. Un témoin qui discute d'un ensemble de phénomènes plutôt que d'un autre utilise inconsciemment une grille d'analyse fournie par sa culture qui le conditionne à choisir cet ensemble de phénomènes. De la même façon qu'une personne utilise sa langue maternelle sans pour autant être consciente de la grammaire qui la régit. Bien sûr, la personnalité du chercheur demeure mais elle n'influence qu'au niveau de la perception et de la réceptivité que le témoin accorde à celui-ci. L'enquêteur jouit, sous cet angle, d'un statut particulier puisqu'en utilisant des techniques appropriées, il récolte une systématisation des informations, une synthèse de ce qui est en cours dans le groupe culturel.

Le choix des témoins s'est effectué parmi les individus âgés de plus de quarante-cinq ans. Ces gens représentent d'une part les sujets qui ont le plus intégré les concepts culturels (leur culture) et d'autre part les interlocuteurs qui possèdent un recul suffisant pour analyser une suite d'événements tout en l'intégrant au fil des actions présentes.

L'échantillon comporte cinquante-deux entrevues, dont dix-huit pour la région ouest et dix-neuf pour la région est. La répartition par village, selon le sexe, est la suivante : *Région ouest*. Rivière-au-Tonnerre (R.A.T.) : 8 hommes ; Magpie : 2 hommes, 1 femme ; Rivière-Saint-Jean : 3 hommes, 2 femmes ; Longue-Pointe-de-Mingan (L.P.M.) : 2 hommes. *Région est*. Havre-Saint-Pierre (H.S.P.) : 11 hommes, 4 femmes ; Baie-Johan-Beetz : 2 hommes, 2 femmes ; Aguanish (Agu.) : 5 hommes ; Natashquan (Nat.) : 7 hommes, 3 femmes. Vingt et une des entrevues ont été recueillies par d'autres chercheurs de l'équipe : celles de Rivière-au-Tonnerre et de Longue-Pointe-de-Mingan, six de celles de Havre-Saint-Pierre, deux de celles de Natashquan et trois de celles d'Aguanish.

Toutes les femmes se définissent comme ménagères à l'exception d'une qui fut institutrice. Chez les hommes, tous furent à des degrés divers pêcheurs, trappeurs ou journaliers dans les chantiers. Présentement 17% ont des emplois gouvernementaux, 13% travaillent à leur compte, 5% se définissent comme professionnels, 5% ont des emplois divers et 60% sont à leur retraite.

5. Jan VANSINA, *De la tradition orale. Essai de méthode historique*, Tervuren, Annales du Musée royal de l'Afrique centrale, 1961, p. 70.



3. *Mise en place des données*

La transcription. Pour les entrevues réalisées au cours de l'été 1972, la transcription intégrale n'a pas été faite. L'écoute des bandes magnétiques et la transcription sur fiches des passages pertinents furent utilisées. Les entrevues réalisées par les autres chercheurs ont eu le même traitement. La fiche titre le nom de l'informateur et le sujet abordé afin de localiser l'information et de classer par thèmes les propos retenus. Le choix des thèmes s'établit tout au long de la composition du corpus au moment où les points de discussion privilégiés par le groupe culturel apparaissent.

La classification. À la suite de cette compilation, les thèmes de l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord peuvent être identifiés : les origines, les modes de subsistance, le coût de la vie, l'éducation, la religion, les loisirs, la jeunesse, l'économie et la politique. Le recoupement des témoignages permet de mener à bien cette opération. Des indices d'ordre linguistique signalent les thèmes de discussion. Les expressions verbales « dans ce temps-là » et « ast'heure » mettent en relief les points retenus par les informateurs pour l'élaboration de leur analyse historique. La situation actuelle offre aux témoins une base pour une description de deux ordres de phénomènes opposés (dans ce temps-là/ast'heure). La mise à jour des explications qui se réfèrent à cette opposition de base conduit à la logique utilisée pour rendre compte du déroulement historique.

La présentation. On envisageait au départ de présenter les verbalisations telles qu'elles s'incorporent au discours quotidien. Cependant, la non-uniformité des entrevues ne permet pas cette procédure. Parmi les entrevues empruntées, plusieurs ne donnent qu'en substance le contenu sans reproduire intégralement la conversation, ce qui empêche une présentation des témoignages tels que véhiculés habituellement. Par conséquent, le déroulement des séquences suit une construction personnelle, celle du chercheur, qui est la suivante :

- les origines : circonstances des différents établissements et provenance des différentes appellations utilisées par la communauté pour s'identifier tant sur le plan ethnique et régional que local ;
- « dans ce temps-là... pi ast'heure » : description des genres de vie selon différents aspects (modes de subsistance, loisirs, religion, etc.) ; par la suite cette partie se concentre spécifiquement sur l'économie et la politique, thèmes choisis par les informateurs pour élaborer une logique du déroulement historique et une explication du changement.

4. *Les suites*

Tout en demeurant dans la problématique du projet « Ethnographie de la Côte-Nord » une phase d'information s'est ouverte par la suite. En effet, une recherche en sciences sociales, de par sa situation, doit entrevoir comme démarche importante la communication de ses analyses et recueillir les

commentaires. Les sciences sociales jouissent de ce point de vue d'une supériorité sur les sciences de la nature puisque les catégories sujet/objet ne sont plus opérantes. La façon pour un chercheur de penser une société est à toute fin pratique identique à celle qu'utilisent les individus pour la constituer. Ainsi un physicien ne peut recevoir de nouvelles indications d'un proton quelconque qu'à l'intérieur du cadre expérimental qu'il a lui-même construit. Par contre, un anthropologue, en participant à la vie d'une communauté, peut être guidé et orienté vers une meilleure compréhension des phénomènes. Un tout se compose : l'individu qui fut à un certain moment informateur pour le chercheur deviendra intervieweur à son tour de l'anthropologue. Il n'y a qu'un tout qui essaie d'isoler une compréhension du réel et d'en prendre conscience et c'est dans ce contexte qu'opèrent les sciences sociales.

Concrètement, pour cette étude, deux procédures ont été mises sur pied : la publication du rapport sous une forme populaire et l'utilisation de la vidéographie pour recueillir les impressions et commentaires des témoins. La publication de l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord consiste essentiellement à retourner les données recueillies ainsi que l'analyse épurée du jargon académique (et non scientifique) sous forme de brochure (14 cm × 21 cm) illustrée de dessins représentant des scènes d'activités traditionnelles. Une distribution gratuite aux informateurs s'est déroulée une semaine avant l'élaboration d'un projet d'enregistrement sur bande magnétoscopique des réactions et analyses opérées par les témoins.

L'enregistrement s'est effectué pendant une semaine, en procédant par trois rencontres dans des circonstances différentes. En tout, quelques cinq heures et demi d'interviews et de commentaires constituent les données brutes d'un vidéo officiel de trente-sept minutes et quelques secondes.⁶

L'utilisation de la technique du vidéo permet l'instantanéité des informations et un retour sous une forme plus motivante des analyses élaborées par le tout, témoin/chercheur. Par contre, la vidéographie ne constitue pas un produit en soi mais plutôt un outil de travail utilisable par le tout qui s'intègre parmi l'ensemble technique disponible. Elle complète le calepin et le crayon, l'observation, etc., tout en possédant des limites. Il s'agit de savoir agencer et compléter ces différentes techniques pour ne pas en devenir esclave et en faire par conséquent un produit en soi.

Bref, l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord demeure une création collective où les gens de la région et les chercheurs se rencontrent et se traduisent. Mais il ne sera question dans cet article que de la première phase de la recherche.

6. Ce vidéo est disponible au département d'anthropologie de l'Université Laval. Il fut réalisé avec la collaboration technique du Programme Société Nouvelle de l'O.N.F.

II. CHOIX DE TÉMOIGNAGES

A) *Aperçu général*

« Voilà soixante ou soixante et dix ans les gens n'avaient pas d'inquiétude, ils étaient heureux. Ils n'avaient pas grand chose mais ils apprenaient à se débrouiller avec ce qu'ils avaient. Ce n'était pas rose, c'était dur mais le plus important c'était que les hommes étaient indépendants. Aujourd'hui, tout le monde a un *boss*. La vie du village était comme une vie de famille. Tous les hommes du village savaient jouer du violon et on allait gigner par les soirs. Tous les hommes savaient l'anglais et le français. » (R.A.T.)

« Par contre la vie était plus belle dans ce temps-là, le monde avait une ambition du terrible. Ast'heure on dirait que le monde a moins de courage pour travailler. » (Agu.)

« Les gens dans ce temps-là savaient se contenter de peu et surtout ils travaillaient pour obtenir ce qu'ils désiraient. Prenez par exemple les jouets ; le père de famille devait confectionner le jouet et puis l'enfant l'appréciait davantage parce qu'il apprenait à désirer. La facilité de se procurer enlève une partie de la joie de posséder, je dirais. Aujourd'hui on n'a pas le temps de désirer et puis on ne travaille pas à confectionner l'objet qu'on désire avoir. Dans ce temps-là les journées n'étaient pas longues comme aujourd'hui, sauf les journées de brume lorsqu'on ne pouvait pas aller à la pêche et puis là encore il y avait toujours quelque chose à faire. » (H.S.P.)

« Avant c'était la pêche et la chasse l'automne comme complément. On faisait la pêche et tout le monde pratiquait le même métier. Ce qui était plaisant c'est que tout le monde travaillait et du fait que tous pratiquaient le même métier personne se jalousait : tous sur le même pied d'égalité. Maintenant ça se jalouse parce que l'un a un emploi et que l'autre n'en a pas. La rareté d'emploi aujourd'hui c'est un gros problème parce que cela amène des chicanes entre les gens. Avant tout le monde s'entraidait ; aujourd'hui il faut payer. En plus de la pêche, il y avait la chasse, c'était un bon complément lorsqu'un gars avait fait quelque chose comme \$400. – \$500. dans son automne, il était bon. Après la pêche, un gars montait à Québec vendre son poisson et puis il revenait avec des provisions. Personne crevait de faim et en plus s'il faisait la chasse cela lui faisait de l'argent clair de côté. Puis la morue a manqué et le marché ne se faisait plus. Ce fut l'ouverture des chantiers. Là tout le monde était engagé : Franquelin, Port-Cartier, Baie-Comeau, Pentecôte. Aujourd'hui ce n'est plus pareil, ils engagent dix hommes pour faire l'ouvrage d'une centaine d'hommes. C'est la mécanisation qui a pris le dessus. Prends maintenant un tracteur, ça peut remplacer combien d'hommes ? C'est la mécanisation qui a tué les emplois et puis les jeunes ici ont rien à faire. » (Nat.)

« Le monde adonnait pas toujours pareil au poisson. Y en a qui faisait de bons étés d'autres ça adonnait moins un peu. S'ils trouvaient qu'ils en avaient pas assez pour l'hiver ils allaient gagner une couple de mois soit à la chasse ou à

la gage. Ça c'était toujours dans le mois d'octobre parce que le monde pêchait toujours tout le mois de septembre. Il y eu des secousses où la pêche a manqué et que la chasse a manqué, ça diminué avec ça. Il a fallu que le monde prenne quelque part. S'il pouvait gagner un \$400. – \$500., il en avait en masse pour l'hiver. C'est pas pareil ast'heure. Le monde, dans ce temps-là ne pâtissait pas. » (Agu.)

« Les gens qui faisaient la pêche menaient une vie assez dure. C'était toute la semaine et ils n'arrêtaient pas beaucoup. Ils se couchaient avec le soleil car il n'y avait pas d'électricité. Voyez-vous la pêche a en partie diminué à cause de l'électricité, à cause de tous les ennuis que l'on trouve aujourd'hui. Les jeunes ne peuvent pas se coucher de bonne heure, il faut qu'ils veillent. La vie se fait le soir et, pour pêcher, il faut se lever de bonne heure. Les pêcheurs prenaient la morue mais il fallait qu'ils passent par toutes les opérations de la morue, qu'ils la préparent et qu'ils la fassent sécher. Puis il y avait les foins à faire pour le petit peu d'animaux que les gens avaient. Il fallait une partie de septembre à faire cela. C'était avec des petites faulx. À l'automne, il fallait couper le bois de chauffage. Certains chassaient. Pour la pêche, s'il y avait une tempête de vent, les gens travaillaient à terre. Les gens étaient contents quand le dimanche arrivait. L'après-midi les gens se couchaient. Les journées de pluie ou de tempête, il n'y avait pas de pêche. Cette vie-là était peut-être trop dure. » (L.P.M.)

B) *Modes de subsistance*

« Ça allait jusqu'à 20000 quintaux de morue. Avec ça ils pouvaient échanger pour des marchandises. Dans l'automne les gens partaient pour Québec avec l'huile du loup-marin, du hareng et puis de la morue salée. Ils ne pouvaient pas la faire sécher parce qu'elle était pêchée en automne et pour faire sécher la morue ça prend du temps : de juin à septembre. Et puis lorsque les gens revenaient de Québec, vers la Toussaint, tout était fermé. Le monde se renfermait pour l'hiver. Au mois d'octobre c'était la chasse. On vendait les fourrures aux gros magasins. C'était le renard surtout qui payait mais c'est l'élevage du renard qui a rabattu tout cela. » (Nat.)

« On faisait fondre le lard du loup-marin et puis on mettait cela dans des tonneaux. On vendait ça \$8.50 le tonneau. Et puis les peaux aussi ça se vendait, disons en moyenne \$2.00 la peau. On vendait ça à Monsieur Turgeon de Berthier. Ah oui ! Ceux qui avaient une goélette vivaient assez bien et ceux qui en avaient pas demeuraient à terre et menaient une existence bonne mais un peu moins que ceux qui possédaient une goélette. » (Nat.)

« Avant l'entraide existait et puis il y avait toujours quelque chose à faire. Il y avait des animaux. Presque toutes les familles avaient une ou deux vaches et puis le foin au mois d'août à couper pour nourrir les animaux et puis les patates à arracher et aller chercher du géomon pour engraisser les champs. Avant ça

c'était plein de vie. Les gens du Havre-Saint-Pierre venaient avec leur famille pêcher dans le bout de Natashquan.» (Agu.)

« Dans le passé, la plupart des gens gardaient des vaches et des bœufs. On tuait souvent les bœufs à l'automne pour avoir de la nourriture pour l'hiver après qu'ils avaient pacagé tout l'été. On se servait aussi de bœufs comme animal de trait, pour sortir le bois de la forêt. Il y a des étés, c'était beau de voir ça, on voyait pacager un troupeau de quarante, cinquante bêtes en arrière. Les animaux allaient s'abreuver à la mer à l'eau salée. À l'automne, ils étaient gras, on les tuait; il me semble qu'ils étaient meilleurs que le bœuf qu'on achète ast'heure.» (Nat.)

« Nous autres, on a toujours gardé des animaux. Les gens ont abandonné quand la route a été construite, pi la piste d'aviation. Ils ne pouvaient plus garder les animaux libres. C'est pour ça qu'ils ont abandonné. Il y en a encore qui en ont, mais c'est plus comme c'était. Nous autres on gardait toujours vingt-cinq poules. Mais moi j'aimais mieux les œufs qu'on ramassait sur les îles, les œufs de moyaks, les œufs de goélands. Mais ast'heure on n'en mange plus parce qu'on ne va plus sur les îles.» (Nat.)

« À part de cela les gens vendaient le hareng et puis la morue et le saumon. La morue séchée se vendait aux Robin à \$1.00 le quintal. C'est pas cher mais les gens se rattrapaient. Personne n'est mort de faim ici. On gardait des animaux et puis on faisait du jardinage. Si les animaux ont disparu c'est parce qu'il y a eu la route et on était obligé de faire des pacages pour les animaux. Les gens ont préféré de les tuer parce que là ça demandait trop de temps pour s'en occuper. Avant ça, les animaux erraient ici et là et puis on n'était pas obligé de ramasser le foin pour eux, avec des parcs là, ça donnait trop de corvée. Pour le jardinage je ne le sais pas. Les gens ont préféré peut-être recevoir des chèques du gouvernement plutôt que de s'occuper. Ils sont là à rien faire à attendre un chèque du gouvernement à tous les mois.» (Nat.)

« Tout le monde avait un beau *team* de chiens. On soignait bien les chiens avec du capelan sec parce que les chiens ne mangeaient pas de capelan frais. Il y avait de l'émulation entre les familles. C'était qui avait les plus beaux chiens à montrer. C'est tout disparu aujourd'hui.» (R.A.T.)

« C'est drôle comme les choses changent. Je me rappelle qu'ici on avait de bonnes bottes faites tout en cuir par les Benoît de Québec. Des bottes bien étanches. Puis un bon jour des marins d'Halifax qui venaient acheter la morue sèche qu'on avait ici sont venus avec des bottes de caoutchouc. Les bottes de cuir sont bien meilleures que les bottes de caoutchouc mais peut-être parce que c'était nouveau, tous les hommes ont commencé à acheter des bottes de caoutchouc. Les marchands d'Halifax achetaient notre morue mais ils nous vendaient du sel en échange. Tout change ici. Avant on mangeait bien mieux qu'aujourd'hui! Moi je ne peux me résoudre à manger des cannages. Même du lait qui vient de Rimouski je ne le bois pas. Mais quand j'avais des animaux ici, je buvais pas mal de lait ici, du lait frais de vache, que je suis sûr qu'il est sorti de la vache. On avait de tout ici, du beurre, du lait, de la crème, des œufs, du porc,

du bœuf, des poules. Quand on abattait un animal on en donnait à tout le monde du village et eux ils nous remettaient cela quand ils en avaient. Parce que nous nous n'avions rien pour conserver la viande. On cultivait pas mal ici. La terre est bonne. Au moins nous mangions bien tandis qu'à présent... » (R.A.T.)

« Oui ç'a beaucoup changé parce que mon grand-père ne connaissait même pas les allumettes. On s'allumait avec des pierres et de l'amadou dans ce temps-là. On avait aussi des fusils à baguette et après des fusils à cap. On a même fait l'église à scie de long. Vous ne pouvez pas savoir le travail que cela représente. Le curé qui venait de France faisait travailler les hommes du village à son église. Quand un homme passait devant l'église en construction il le faisait venir et lui demandait de faire un trait de scie. Après que l'homme ait fait une longueur demandée, le curé lui disait qu'il était aussi bien de finir le trait. C'est comme ça que l'église s'est construite. On allait chercher le bois en arrière avec les bœufs. Savez-vous que dans les premiers temps de l'établissement de nos ancêtres, ici les maisons étaient faites entièrement de bois. Il n'y avait même pas de clous. On prenait des chevilles de bois pour retenir les planches ensemble. On perçait un trou au vilbrequin et on insérait la cheville. Les maisons étaient aussi solides qu'à présent. Même plus solides, je dirais. On faisait aussi venir des carcasses de maison du sud. Cela nous venait par bateau. Il n'y avait pas de papier pour couvrir dans ce temps-là. On prenait l'écorce de bouleau. Aujourd'hui ce n'est plus possible parce que le bouleau est malade. Mais dans le temps on prenait de l'écorce et cela durait pour tout le temps parce que l'écorce ne pourrit pas. On se servait aussi de l'écorce pour envelopper les morues. Aussi on se faisait des canots d'écorce. On n'avait pas tout ce qu'ils ont aujourd'hui mais on se débrouillait tout aussi bien. » (R.A.T.)

« Dans ce temps-là, ça prenait cinq ou six ans pour construire une maison. Ça prenait du temps comme ceci parce que les gens faisaient leur bois eux autres mêmes, il fallait que tu pêches pi que tu chasses pi tu faisais ça par temps perdu. Tu ne voulais pas perdre le temps de pêche ni le temps de chasse. Il n'y avait aucune aide du gouvernement dans ce temps-là; il fallait que les gens s'organisent par eux autres mêmes pour leur subsistance, il n'y avait pas d'allocations familiales, pas de pensions pour les vieillards. Il fallait que le monde trouve leur subsistance dans la pêche pi la chasse. » (Agu.)

« Tiens aussi on aidait au séchage, pas juste à cela, aussi à vider; l'été il y avait les semences, il fallait désherber et puis couper le foin cela occupait pas mal de temps. C'était du travail sanitaire. Prenez aujourd'hui il y a bien des opérations qui sont faites. Si vous voulez tricoter bien vous allez acheter de la laine mais avant il fallait la filer et puis la teindre si on voulait avoir des couleurs. Les journées étaient occupées, il fallait se lever tôt; prenez une femme qui devait faire son lavage bien elle devait faire chauffer son eau et puis dans les mois de juillet ce n'était pas gai, il fallait en plus rentrer de l'eau; il n'y avait pas de pompes comme aujourd'hui et en plus de cela elle devait faire son pain et bien elle devait s'arranger pour que tout arrive en même temps et préparer les repas à temps quand les hommes revenaient de la pêche. Eux autres, ils rentraient vers

deux, trois heures. C'était je dirais une vie facile d'une certaine manière et puis heureuse parce qu'il n'y avait pas de tragédies. Tenez dans les familles il y avait beaucoup d'entraide ; c'était des familles très unies qu'on avait et puis il y avait le sens de l'autorité. » (H.S.P.)

« On travaillait, on avait de l'ouvrage en masse. Dans ce temps-là on avait des écards. Écarder. Vous ne connaissez pas ça à présent. On écardait la laine, pi après ça on la filait, on faisait toujours au métier. On s'occupait toujours, on n'était jamais rien à faire. Ce n'est plus la même affaire ast'heure. Ast'heure c'est toutes des machines qui font ces affaires-là. Dans ce temps-là, c'était nous autres. Ça fait qu'on était toujours occupé. » (H.S.P.)

« Ast'heure tout est éclairé. Dans le temps c'était des petites lampes à l'huile. Pi nous autres avec notre laveuse on frottait ça le linge. Ast'heure tout se fait tout seul, pi ils se lamentent encore. Ça fait une différence. Des fois je leur dis ça. Pi tout de même on se trouvait heureux. Heureux comme des princes. On ne connaissait pas mieux d'abord. On avait été élevé à travailler. » (H.S.P.)

C) *Le coût de la vie*

« On faisait la pêche l'été, on calculait pour balancer, des fois un petit peu dans le trou. Bien là on s'en allait aux chantiers et puis on revenait avec un \$100, \$125, \$150. C'était pas tous les mêmes salaires. On se menait mieux. On s'achetait des habits, des souliers, on fumait toujours un petit peu. On a eu de la misère dans notre temps, c'était dur. C'était pas la même vie d'ast'heure, une vie dure. » (L.P.M.)

« On vendait notre poisson pour avoir des provisions. Il y avait de la concurrence entre les acheteurs, mais le pêcheur ne pouvait pas changer d'acheteur si facilement. La pêche ce n'est pas pareil à chaque année, si une année il y a du poisson ça va mais une autre année si ça ne va pas si bien que ça alors ça va être difficile d'avoir des provisions. Comme ça en gardant la même compagnie, même si elle payait moins cher le poisson, parce qu'on avait une certaine sécurité au cas où il n'y aurait pas de poisson. On était sûr qu'elle nous avancerait des provisions. » (H.S.P.)

« Mais aujourd'hui on a tout en petites quantités, le beurre à la livre, la mélasse à la pinte. Avant ça on avait toutes les marchandises en quarts. On recevait des tinettes de beurre en vingt, vingt-cinq, trente-cinq, cinquante livres. Normalement pour tout dans tous les magasins il n'y avait plus de beurre à la Noël. La graisse venait en seaux de bois. Puis on a trouvé que les seaux de métal coûtaient moins cher que les seaux de bois. Les vigneaux n'étaient pas faits en broche comme aujourd'hui. On mettait des carcasses de bois sur lesquelles on étendait de la brousse de sapin. L'alcool ne coûtait pas cher, non plus. On payait \$4.50 la canisse de deux gallons et demi. » (R.A.T.)

« Bien je vais vous dire, prenez par exemple dans les années de crise on donnait ce qu'on appelle le secours direct, c'était une forme d'aide comme le

service social peut l'être aujourd'hui. Mais c'était un petit montant et puis celui qui allait le chercher c'était ni plus ni moins une forme d'humiliation. Les gens étaient beaucoup plus vaillants qu'aujourd'hui et faisaient l'impossible pour satisfaire aux besoins de leur famille sans aller chercher de l'argent du secours direct parce qu'on considérait cela comme une faveur extra. C'est vrai qu'il n'y avait pas de taxes et les impôts comme maintenant mais tout de même c'est pour vous montrer que les gens étaient très vaillants. Aujourd'hui le service social c'est si large que des gens qui n'en ont pas besoin en retirent et puis ceux qui devraient en avoir plus et bien s'en passent. Il faut faire le partage et puis c'est cela qui manque. Dans ce temps-là c'était une petite affaire ; un autre exemple : un homme vendait sa morue l'automne et puis rendu au printemps il n'avait plus d'argent alors il pouvait retirer ce qu'on appelle la Prime de pêche. C'étaient des fonds de particuliers, je ne le sais pas au juste. Placide Vigneault en parle dans son livre. Le capitaine avait \$7.00 et les autres \$5.00 et ça c'était pour l'année. Alors vous pouvez voir que cela n'était pas comme aujourd'hui. » (H.S.P.)

D) L'éducation

« C'était des familles très unies et puis il y avait le sens de l'autorité. Même l'oncle se faisait obéir par son neveu. Les grandes personnes se tenaient ensemble ; même chez les enfants il y avait une démarcation faite par les âges ; ils se regroupaient ensemble et n'essayaient pas de se mêler. » (H.S.P.)

« Dans ce temps-là, on allait à l'école pour faire notre première communion, notre confirmation. On était obligé d'aider nos vieux parents dans ce temps-là. On ne vivait pas riche. On nous montrait à pêcher à huit ans. » (H.S.P.)

« Nous autres on a appris à écrire nos lettres sans faute. Maintenant les jeunes font des fautes et puis ils sont rendus en huitième et neuvième année. Dans notre temps ce n'était pas des bulletins c'était le tableau d'honneur. La maîtresse dans ce temps-là se démenait. Ça marchait par division. Les gars eux autres allaient à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans et puis après c'était la pêche. Quand ils avaient appris à lire, à compter et puis à écrire et puis appris leur petit catéchisme, on les envoyait faire la pêche. » (Nat.)

« Dans ce temps-là, il n'y avait pas d'homme professeur. Il ne pouvait pas être admis parce que dans ce temps-là c'étaient des classes qui n'étaient pas mixtes. Sur la Côte il y avait un grand besoin de professeurs et on nous formait pour devenir institutrice. C'était ni plus ni moins l'idéal des jeunes filles de devenir institutrice. » (H.S.P.)

« Je ne sais pas si vous savez mais l'institutrice était bien vue, après le curé c'était l'institutrice qui venait. Souvent d'ailleurs l'institutrice remplaçait le prêtre. Elle disait ce que nous appelons la messe blanche c'est-à-dire qu'elle faisait réciter les prières et puis lisait des passages de la bible. » (H.S.P.)

« Avant, les livres de nos pères servaient à l'autre génération et comme ça les parents pouvaient aider les enfants dans leur catéchisme et puis en

arithmétique parce qu'ils avaient étudié dans les mêmes livres. Aujourd'hui les livres d'une année ne servent même pas pour l'année suivante. J'admets qu'on est peut-être vingt-cinq, cinquante ans en arrière dans ce domaine mais qu'on n'essaie pas de rattraper ce retard en quatre ou cinq ans, on chavire tout à l'envers et puis on n'est pas plus avancé. Moi, quand j'écris une lettre j'essaie autant que possible de ne pas faire de fautes. Mes gars qui ont des neuf et pi des dixième ne savent même pas écrire. » (Nat.)

« Il y a eu un gros progrès dans le domaine de l'éducation. Mais avec le système qui s'en vient aujourd'hui je trouve que le français laisse beaucoup à désirer. On enseigne bien des choses mais on n'insiste pas assez sur le français. On n'applique pas les règles de grammaire qu'on appliquait autrefois. Quand on veut trop en prendre à la fois, il faut négliger certaines branches. C'est peut-être une évolution qui est pour du bon mais... La cause principale c'est que l'autorité est disparue, le respect de l'autorité. Tout le monde veut mener, tout le monde ne veut pas être mené. Là où l'autorité fléchit... Plus d'autorité c'est l'anarchie. Dans l'anarchie c'est le mélange et puis dans le mélange c'est la révolution qu'on voit aujourd'hui. » (H.S.P.)

« J'ai de la difficulté à porter un jugement ; il y a du bon, beaucoup de bon. Il y a plus de liberté que dans notre temps. Prenez par exemple, nos sorties étaient cédulées, le règlement était une frustration pour certains mais pour la plupart on savait à quoi se conformer et puis cela n'était pas tellement une frustration. Le règlement s'est élargi. On dit de faire confiance mais il faut une discipline même s'il n'y a plus la sévérité d'autrefois. C'est difficile pour les jeunes de pouvoir regarder l'actuel parce qu'ils y vivent. Pour les parents qui ont connu une autre époque c'est difficile de rester dans le juste milieu. Surtout qu'il y a la présence de l'argent, chose qui dans notre temps existait très peu. » (H.S.P.)

E) *La religion*

« La religion catholique... les vieux qu'il y a ast'heure ils ont fait la religion catholique. Pour faire l'autre qu'il y a là ast'heure, il y a de la misère à le croire. Le bon Dieu a fait dix commandements. Il les a faits sur le mont Sinaï dans les éclairs et le tonnerre. « Le dimanche tu adoreras Dieu dévotement. » Il n'a pas dit de faire de la mine pour la compagnie. Puis il y a des Évangiles à part de cela. Mon livre sur la table, ben il y a toute la religion catholique. Elle ne s'accorde pas avec celle-là qu'il y a ast'heure. Ce sont les mêmes Évangiles mais ils ne lisent pas, ça fait que les jeunes catholiques qui poussent ils vont rien que croire la religion qu'il y a ast'heure, ils ne croiront pas celle-là qu'il y avait avant. C'est Notre Seigneur qui l'a faite la religion. Les pères disaient que la religion était dans les dix commandements de Dieu et les Évangiles. Celui qui sait ça sait la religion catholique. Ils ne la disent plus, ils ne prêchent plus. Quand les pères venaient prêcher ici à la Pointe-aux-Esquimaux,⁷ ils prêchaient une heure dans

7. Maintenant Havre-Saint-Pierre.

la chaire quoi c'est Jésus était venu faire sur la terre. Ils ne prêchent plus... « Père et mère tu honoreras et feras vivre longuement. » Ce n'est pas rien que donner la main à ton père pi à ta mère au Jour de l'An et après de leur virer le dos et pi rien leur donner. Moi, j'ai donné ma gagne jusqu'à trente-six, trente-huit ans. Ast'heure les jeunes au moment où ils ont neuf, dix, onze, douze ans, ils sacrent leurs parents là puis l'argent qu'ils ont ils la boivent. » (H.S.P.)

« C'est depuis le dernier concile que tout a changé. Il y a eu beaucoup de changement. Tous les commandements de l'Église ont changé. Il n'y a quasiment plus de religion. On ne fait plus de carême, plus de vendredi, plus rien du tout. Dans notre temps on faisait le carême. Tous les vieux c'est tout au ciel pi couronnés. Quand c'était le temps du carême ça jeûnait le matin puis ça travaillait tout l'avant-midi puis le midi, ils prenaient un bon repas. Avant il n'y avait pas de friandises, à présent on mange du chocolat. Rien de ça, seulement à Pâques. Ast'heure ils font la messe le samedi puis le dimanche ils vont sur la plage. Le commandement de Dieu: « Le dimanche tu adoreras le bon Dieu dévotement. » Tu ne le sers plus le bon Dieu. Celui-là qui va à la messe du samedi soir puis qui s'en va à la pêche puis à la plage y sert-il le bon Dieu? Le monde ne fait pas de pénitence. Ç'a changé, c'est plus que le jour et la nuit. Le matin, le monde allait à la messe. Ast'heure il n'y a plus de Carême, plus de Quatre-Temps, puis avant Noël, l'Avant on observait ça, tu sais. On avait hâte à Noël. Ast'heure Noël c'est rien qu'un anniversaire. À présent les Rois ce n'est plus fêté. C'est lui qui a tout changé. Les prêtres à présent ils ne portent plus de soutane eh bien avant on voyait passer le prêtre avec son collet romain et sa soutane, on le saluait. À présent ce n'est plus ça. Il me semble qu'on manque de dignité. Quand on voit passer un jeune homme on ne sait pas si c'est un prêtre; les religieuses c'est la même chose. Ast'heure tout est changé, qu'est-ce que vous voulez? Il n'y a plus de Dames de Sainte-Anne, plus de Ligue du Sacré-Cœur, plus de procession de la Fête-Dieu! » (H.S.P.)

« Ç'a changé, ç'a changé. Ce n'est pas rien qu'un changement qu'ils ont fait par les évêques et les papes. C'est le monde qui fait le changement. Ç'a changé depuis le dernier pape, Paul VI. » (H.S.P.)

« Ç'a changé pareil la religion. J'ai connu un gars de Terre-Neuve aux chantiers qui me contait que par chez eux ils fêtaient lorsqu'il y avait un mort. Maintenant ça s'en vient comme cela par ici. Avant on mettait du noir, ast'heure c'est du rouge et puis du blanc, surtout du blanc et puis de la musique. La religion change de semaine en semaine. Prends la communion, c'est dans les mains; avant il ne fallait pas manger passé minuit et puis il ne fallait pas toucher l'hostie même avec les dents. Il y a de la musique pi de la guitare et les religieuses qui viennent sans capine sur la tête et puis les femmes sans un chapeau. Les petites filles qui servent la messe. On les *matche* dans les balustres, pas étonnant qu'on retrouve ce qu'on voit, c'est à l'église que ça commence, on les *matche* dans les balustres. On peut rien y faire. Ce qu'il y a c'est qu'il n'y a plus de respect du tout en tout. Il n'y a plus de respect. » (Agu.)

F) *Les loisirs et les relations extérieures*

« Il est vrai que tout le monde se connaissait et que le monde était plus ou moins parent. C'était surtout des relations de travail pendant la période de pêche. Bien sûr, il est arrivé qu'à la suite de ça il y ait eu quelques mariages mais ce n'était pas plus fréquent que ça l'est aujourd'hui. Quant aux fêtes, c'était la même chose, elles étaient peu nombreuses et elles réunissaient les proches parents comme c'est le cas présentement. De toute façon il ne pouvait y avoir de relations tellement fréquentes en dehors des heures de travail puisqu'à moins d'une grosse tempête nous rentrions toujours coucher à la maison ou dans nos chaloupes. » (H.S.P.)

« Ici [Havre Saint-Pierre] ils allaient pêcher à Natashquan ; à part cela il y avait des mariages avec des gens de d'autres villages mais il n'y avait pas tellement de contact. Les gens ne venaient pas faire leur marché comme aujourd'hui, il n'y avait pas de route ; maintenant presque à chaque semaine il y a des gens des autres villages qui viennent faire leurs commissions ici... Tenez un autre exemple : dans ce temps-là, il y avait la sécurité pour les parents parce qu'ils savaient où étaient leurs enfants. Le père amenait ses fils avec lui à la pêche comme cela le garçon apprenait son métier et puis il était près de son père. Maintenant ce n'est plus cela, les parents ne savent pas ce que font leurs enfants ; on dit de faire confiance mais encore... Maintenant il y a de plus en plus de contact. Les gens viennent ici pour le cinéma. Pour nous, il n'y avait qu'une séance et elle était préparée d'avance mais, c'est comme je disais tantôt, une chose rare est toujours bien appréciée. » (H.S.P.)

« Avant ça les gens se fréquentaient beaucoup plus qu'aujourd'hui. Maintenant c'est préférable de rester chacun chez soi. Il y avait beaucoup plus de réjouissance. Il y avait la mi-carême. Il fallait se déguiser pour que personne puisse nous reconnaître et puis le soir on allait aux portes cogner et recevoir toutes sortes d'affaires. On avait un éclat de bois et c'était cela qu'on prenait pour cogner aux portes. Ça commençait le lundi. Disons que lundi, mardi, mercredi c'était plutôt calme mais la fin de semaine c'était plutôt fort. Là tout le monde se costumait puis s'échangeait des affaires. Maintenant c'est fini. Comme me disait une vieille : *Il faut être invité maintenant pour rendre visite à sa tante*. Avant on rentrait quatre, cinq fois par jour dans une maison et puis on découvrait toujours quelque chose de nouveau. » (Nat.)

« C'était simple et on avait beaucoup de plaisir. On n'a pas toujours besoin d'argent pour se divertir. Je me souviens, dans le temps que les gens du Havre-Saint-Pierre venaient faire la pêche ici, eh bien le dimanche après-midi on allait rendre visite chez les gens puis on parlait. Les gens du Havre-Saint-Pierre et de Natashquan se connaissent tous aujourd'hui encore. Le dimanche c'était réservé à ça et puis vers six heures et demi on allait changer de vêtements pour aller seiner la boîte. C'était comme après l'école on partait et puis on allait aux galets, pas pour jouer mais pour aider à arranger le poisson. Vers quatre heures on sentait cela venir, ça sentait le poisson et puis quand l'école finissait on

courait aux galets. C'était une réjouissance pour nous autres. C'est comme aller deux, trois nuits au large dans une barge, c'était toute une récompense. » (Nat.)

« Pi le soir on se rassemblait, des gangs pour jouer aux cartes. Dans ce temps-là, il n'y avait pas d'hôtel, de restaurant. On se rassemblait dans les maisons pi on jouait aux cartes, pi après une veillée on faisait le *lunch*, pi on chantait. On était heureux. On n'a jamais pâti. » (H.S.P.)

« On ne faisait pas de voyage de noces. On dansait, on donnait des repas, on était en famille. Dans ce temps-là, on vivait bien. À l'heure actuelle, les jeunes hommes, les jeunes filles la plupart du temps font leur amour dans les restaurants ; mais nous autres on était en famille. Les familles se réunissaient, on avait des parties de cartes. On faisait des beaux ménages, on était heureux. » (H.S.P.)

G) *La jeunesse*

« Ça fait une bonne différence d'avec ast'heure. La sorte de vie qu'on fait c'est une terrible de belle vie. C'est pas une vie pour montrer aux jeunes à travailler. Il n'y a pas d'ouvrage. Même si tu veux leur en montrer, il n'y en a pas. Tu lui montreras pas à aller à la pêche ; il n'y en a pas de pêche. Les jeunes ast'heure c'est leur métier, ça fait des salaires, ça peut s'instruire pour prendre un cours de mécanique. Même si tu disais à un jeune : *il y a de la morue en masse*, il irait peut-être rien qu'une journée. Ils n'ont pas été accoutumés. Nous autres on a fait ça tous les ans. La chasse c'est la même chose ; quand il y avait un portage, on le passait au plus vite en se mettant le canot sur le dos. C'était le courage. » (Agu.)

« Je me rappelle que nous pêchions toute la journée, que nous étions très fatigués et qu'il fallait encore revenir à la rame, six milles de rame à partir du banc jusqu'ici. Aujourd'hui, il n'y a plus ces difficultés-là. Les jeunes se marient sans métier ; souvent aussi ils se marient obligés. Avant au moins, on avait la pêche, la chasse, les chantiers. Les jeunes ne pensent qu'aux automobiles. Les jeunes filles ne marient un gars que s'il a une automobile. Les jeunes n'ont même plus la volonté de se construire une maison. Ils vivent dans la maison de leurs vieux parents et de plus, souvent ils vivent de la pension de leurs parents. Les jeunes boivent toute l'argent qu'ils gagnent, ils ne font aucune économie. » (R.A.T.)

« Les jeunes ont tellement changé, ils ne sont plus tellement intéressés par nos anciens métiers. Ils ne pensent qu'aux automobiles. Ils ont six ans et il leur faut une automobile pour jouer. Nous autres, on se faisait un petit bateau avec toute la voile et le grément et on s'amusait avec cela. C'était des beaux petits bateaux bien faits. » (R.A.T.)

« Regardez les petites filles, ça sort tous les soirs et puis ça sort à l'heure qu'on rentrait nous autres. Elles sont obligées de se marier à dix-sept ans parce qu'à quatorze ans, elles ont commencé à faire leur jeunesse. C'est rendu qu'à

tous les soirs une jeune fille sort. Il me semble qu'elle devrait demeurer à la maison près de ses parents pour leur montrer un peu d'amour. Elles peuvent sortir quelques soirs. C'est vrai que si nous étions dans ce temps-là on ferait peut-être bien pareil, je crois. Dans notre temps, il n'y avait pas de cigarettes et puis les jeunes se respectaient plus me semble. C'est ce qui manque aujourd'hui, il n'y a plus de respect.» (Nat.)

« Les filles aujourd'hui, ce n'est pas la même chose. Ça fume des cigarettes, ça va dans les restaurants et puis dans les théâtres. Nous autres ce n'était pas cela. Une fille qui aurait fumé ! Maintenant à l'heure actuelle, il y a des filles qui fument et qui boivent. Comment veux-tu aimer une fille qui prend des cigarettes et de la boisson ? Ça va-t-y être une bonne mère de famille ? Non. La plupart du temps ça divorce. On n'a jamais vu ça.» (H.S.P.)

« Au sujet des jeunes c'est bien difficile. Il y a évolution dans tous les domaines et les grands intellectuels cherchent la solution et n'y réussissent pas. Dans notre temps, on a pu avoir été dans l'erreur, on avait foi en tout. Prenez notre histoire du Canada on nous apprenait que Dollard des Ormeaux était parti de Montréal pour pouvoir sauver Montréal d'une éventuelle attaque des Indiens, etc. Mais on ne se demandait pas si c'était vrai ou pas ; on l'apprenait. Tandis qu'aujourd'hui on tente de faire passer Dollard pour quelqu'un de moins grand qu'il nous a été enseigné. Je trouve qu'il y a du bon dans ce qui se passe aujourd'hui. Maintenant, il y a plus d'information qui circule, la télévision influence beaucoup ; on montre tout maintenant. Autrefois, il y avait la censure, même l'index a disparu. Le cinéma est ouvert à tous et je crois qu'on n'a jamais montré l'amour si falsifié. On ne montre pas le vrai amour. C'est la publicité. La publicité est mensongère et elle est nuisible dans tous les cas. La publicité crée des besoins. Un enfant qui regarde la télévision eh bien il voit toutes sortes de choses et il les désire mais la publicité ne lui enseigne pas comment cela peut coûter cette chose-là. Les enfants d'aujourd'hui sont plus développés dans tout mais ils sont pris dans une époque de l'automation. Tant que l'homme par sa science reste relié au créateur, la science a une valeur. C'est George Duhamel qui a dit : *Je suis un agnostique malheureux*. C'est pour dire que l'homme est relié à d'autre chose que le matériel. Le danger c'est que la science fait perdre la foi. Le matériel ne peut pas satisfaire le cœur de l'homme, c'est plus grand que cela. Aujourd'hui, il y a peut-être moins de frustrations mais l'enfant doit être appelé à se dominer. L'homme est grand quand il peut se dominer ; le cœur de l'homme est insatiable et devant ces impossibilités de pouvoir contenter tous ses désirs l'homme doit apprendre à se dominer et c'est cela que les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas appris.» (H.S.P.)

III. L'ANALYSE

Chaque individu possède sa propre interprétation et sa propre analyse, mais pour les communiquer aux autres membres de la société il emprunte la même organisation de la connaissance à laquelle les autres se réfèrent pour compren-

dre le discours avancé. Lorsque l'anthropologue étudie cette organisation de la connaissance, il utilise un langage et des techniques permettant d'atteindre un niveau d'abstraction susceptible de l'éclairer et de lui fournir le modèle formel de la culture. Stephen A. Tyler situe très bien la position de l'anthropologue :

« Chaque membre individuel peut avoir un modèle unitaire, unique, de sa culture mais il n'est pas nécessairement au courant de tous les modèles unitaires, uniques tenus par les autres membres de sa culture. Il peut être sensibilisé à certains et les utiliser, mais c'est seulement l'anthropologue qui transcende complètement leurs modèles particuliers et construit un seul modèle unitaire. *Cette organisation cognitive existe seulement dans l'esprit de l'anthropologue.* »⁸

L'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord vise la description d'une « grammaire », d'un modèle des procédures avec lesquels les individus apprennent et appliquent les significations en cours dans la société. Concrètement, il s'agit d'élaborer un tableau schématisant ce que chaque individu utilise en partie sans être capable de le décrire complètement. En analysant les différents témoignages des nombreux informateurs, le chercheur construit une grille d'interprétation qui englobe toutes les entrevues et qui reflète l'ensemble des discours et non une conversation particulière.

La démarche analytique mise sur pied ici s'inspire de l'analyse componentielle. La base s'établit sur la classification des témoignages élaborée à partir de l'expression linguistique : « dans ce temps-là... pi ast'heure ». Or une expression linguistique désigne une classe de concepts, c'est-à-dire des réalités significatives pour une culture, les éléments qui donnent au témoignage une qualité d'intéressant et de communicable. Par cette porte d'entrée, la découverte d'un ensemble de concepts qui fourniront un modèle de l'interprétation historique devient réalisable. En d'autres termes, l'expression linguistique dénote une image spécifique et signifie les critères selon lesquels les images spécifiques ou les concepts sont inclus ou exclus de la classe d'images ou de concepts que l'expression désigne.

Pour analyser ces témoignages, un plan d'étude en trois étapes a été établi.

1. En référence à l'expression linguistique « dans ce temps-là... ast'heure », des descriptions comparant deux états de faits prennent forme.

La compilation de ces comparaisons représente le premier pas à effectuer afin d'élaborer ce tableau schématique puisqu'elle conduit à la mise en évidence des images significatives pour la communauté.

2. Derrière ces descriptions évocatrices d'un changement, des thèmes généraux apparaissent. Les témoins, en exprimant leurs expériences de vie, utilisent des situations vécues pour démontrer des concepts qui leur semblent

8. « Each individual member may have a unique, unitary model of his culture, but it is not necessarily cognizant of all the unique, unitary models held by other members of his culture. He will be aware of and use some, but it is only the anthropologist who completely transcends their particular models and constructs a single, unitary model. *This cognitive organization exists solely in the mind of the anthropologist.* » (Stephen A. TYLER, *op. cit.*, p. 5.) C'est moi qui souligne.

fondamentaux et qui représentent un ensemble cohérent. La seconde étape consiste à isoler l'ensemble des concepts qui soutient les comparaisons afin de comprendre et d'englober toutes les entrevues dans une même grille.

3. Comme dernière phase d'analyse, le chercheur essaie de découvrir depuis quand et à partir de quel phénomène, retenu par les informateurs, se manifeste cette interprétation historique.

Les témoignages décrivent ce qui se passe maintenant dans différents domaines pour arriver à une rétrospective du passé. Le présent sert de tremplin à l'ethnohistoire. La mise en parallèle de ces deux moments fait jaillir à la surface des images sur lesquelles repose l'analyse historique des informateurs. La compilation qui suit illustre d'une façon synthétique les propos recueillis. Ceux-ci se retrouvent sous l'expression linguistique dichotomique « dans ce temps-là... ast'heure » et dans un classement thématique.

« DANS CE TEMPS-LÀ... »

« AST'HEURE »

Économique

- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> — L'argent provient de la chasse ou des chantiers. — L'argent c'est la morue, le hareng, les légumes dans le jardin. — L'échange se fait sous forme de troc: le travail contre de la marchandise. — Existence de l'entraide. | <ul style="list-style-type: none"> — L'obtention d'argent devient primordiale puisque c'est le moyen de se procurer des biens. — L'argent c'est la monnaie, les piastres. — Tout échange passe par l'argent. — Disparition de l'entraide. |
|---|---|

Travail

- | | |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"> — La pêche, la chasse, les chantiers, l'agriculture et l'élevage des animaux sont les travaux. — Existence d'un sentiment de liberté malgré la dureté du travail. — Indépendance face à la production des biens; la fabrication d'un outil se fait entièrement par l'individu. — Présence d'une certaine technologie adaptée au milieu. | <ul style="list-style-type: none"> — Il n'y a plus de pêche, ni de chasse, ni d'agriculture, ni d'animaux; ce sont des métiers ou l'aide sociale. — Le travail relève des compagnies et du gouvernement; disparition de la liberté de travail puisqu'il y a un <i>boss</i>. — Tout s'achète tout fait; le besoin de le fabriquer a disparu. — Universalisation de la mécanique et de l'électricité. |
|--|---|

« DANS CE TEMPS-LÀ... »

« AST'HEURE »

Politique

- | | |
|---|--|
| — Absence d'impôt. | — Présence et croissance constante des impôts. |
| — Quasi-absence d'aides gouvernementales : prime au pêcheur, secours direct. | — Omniprésence du gouvernement au plan social : assurance-chômage, pension de vieillesse, mères nécessiteuses, bien-être social, assurance-maladie, etc. |
| — Homogénéité du groupe parce que les partis politiques n'existent pas. | — La présence des partis politiques entraîne des divisions sociales. |
| — Les curés, les docteurs s'occupent de la politique ; une certaine entente se manifeste. | — Des fonctionnaires de plus en plus nombreux et des ramifications de l'administration de plus en plus spécialisées entraînent beaucoup de points de vue et peu d'entente. |

Famille

- | | |
|---|---|
| — Unité et absence de divorce. | — Présence du divorce. |
| — L'enfant apprend le métier de son père. | — Le père ne peut plus montrer son métier. |
| — La famille est un lieu de divertissement. | — Les hôtels et les restaurants sont les lieux de divertissements. |
| — Par la famille, le sens de l'autorité et du respect s'acquiert. | — Disparition du respect et de l'autorité. |
| — Égalité entre les familles parce que tous font le même métier. | — Naissance de catégories sociales parce qu'il y a différents emplois à différents revenus. |

Éducation

- | | |
|---|--|
| — Les parents participent parce que ce sont les mêmes livres. | — Les parents ne participent plus parce que les livres changent trop vite. |
| — L'enfant apprend le métier du père. | — Spécialisation des métiers. |
| — Le français s'écrit sans faute. | — Le français laisse à désirer. |
| — Présence de la discipline. | — Présence de l'anarchie. |
| — L'éducation se fait dans le cadre familial. | — L'Opération 55 régionalise l'éducation et force les enfants à s'instruire à l'extérieur. |

« DANS CE TEMPS-LÀ... »

« AST'HEURE »

Religion

- | | |
|--|---|
| — La religion se base sur les commandements de Dieu et sur les Saints Évangiles. | — Le concile change tout cela et les commandements ne sont plus lus et respectés. |
| — Les prêtres et les religieuses ont un habit particulier qui permet de les distinguer et de les saluer. | — Les prêtres et les religieuses portent des habits civils qui ne permettent plus de les distinguer et de les saluer. |
| — Il y a la pratique du Carême, du jeûne du vendredi, de l'Avant, de la fête des Rois. | — Disparition de ces pratiques. |
| — Il y a la présence des dames de Sainte-Anne et de la ligue du Sacré-Cœur. | — Disparition de ces associations. |
| — La messe est célébrée le dimanche parce que « le dimanche tu adoreras le bon Dieu dévotement ». | — La messe se célèbre le samedi et ainsi le commandement de Dieu n'est pas respecté. |
| — La communion se fait sur la langue et aucun contact avec l'hostie n'est permis. | — La communion se fait dans les mains. |
| — Les garçons seulement servent la messe. | — Les garçons et les filles servent la messe et il y a de la musique. |
| — L'enterrement se fait dans le noir. | — Les couleurs sont présentes lors d'un enterrement. |
| — Les femmes se coiffent d'un chapeau à l'église. | — Les femmes ne se coiffent plus à l'église. |

Loisirs

- | | |
|--|---|
| — Absence de voyage de nocés. | — Pratique du voyage de nocés. |
| — Les veillées se font dans les familles et dans les maisons; jeux de cartes, chansons, danses, etc. | — Les veillées se font dans les restaurants, dans les hôtels, etc. |
| — Absence d'argent pour s'amuser. | — Présence de la consommation et de la publicité. |
| — Les filles ne fument pas, ne boivent pas et sortent très peu. | — Les filles fument, boivent et sortent régulièrement. |
| — Peu de contact avec l'extérieur; si oui, ceci se fait généralement dans le cadre familial. | — Plus de contact avec l'extérieur sans passer par le cadre familial: télévision, radio, routes, etc. |

L'économie, le travail, la politique, la famille comme cadre d'organisation socio-économique, l'éducation, la religion et les loisirs représentent les foyers de discussion choisis par les témoins pour analyser l'histoire. Ceux-ci, en se situant dans le contexte actuel, examinent les actions présentes en tenant compte du passé et, selon les circonstances, valorisent ce qui est vécu afin de permettre le bien-fondé d'une explication. De même, une situation présente est perçue sous un angle qui fait mieux ressortir le contexte antérieur. Une polarisation se manifeste constamment derrière ces comparaisons : ce qui existe « dans ce temps-là » tend à disparaître ou encore n'existe plus « ast'heure ». Sous une forme graphique, le signe (+) symbolise la présence d'éléments importants de « dans ce temps-là... » qui se dirigent (→) vers une perte partielle (±) ou encore disparaissent totalement (-) « ast'heure ». (Voir graphique ci-dessous.)

2. Les concepts sous-jacents

Les témoins, en illustrant l'histoire de la Moyenne-Côte-Nord par des situations concrètes, expriment des concepts qui leur sont fondamentaux. Les questions qui se posent sont : qu'est-ce qui se présente derrière cette interprétation de l'histoire ? Quels sont les concepts, c'est-à-dire les catégories qui rendent le témoignage communicable et significatif pour le groupe culturel, utilisés pour cette élaboration des comparaisons ?

En analysant minitueusement les témoignages, des généralisations conceptuelles constamment présentes dans les propos s'isolent et se manifestent occasionnellement dans le discours. Quatre concepts peuvent ainsi être mis en évidence : l'autorité, le respect, l'unité et l'indépendance.

Par rapport chacun de ces concepts, il faut opérer une nouvelle classification des témoignages, pour deux raisons : 1) afin d'obtenir une définition, une illustration du concept et 2) pour vérifier si toutes les comparaisons utilisées s'incorporent dans cette classification. Il est toujours possible de condenser les concepts ou encore d'allonger la liste, mais on peut se limiter à ceux repérés ci-dessus car ils suffisent à la classification des comparaisons. Par contre, certains propos peuvent être indifféremment — ou encore ont été effectivement — classifiés sous deux concepts. Cette situation démontre bien l'interrelation des concepts et justifie conséquemment l'emploi du mot *ensemble*.

D'une façon générale, l'*autorité* se définit comme l'ordre, la discipline, la loi de Dieu ; le *respect*, comme la bienséance, l'ambition personnelle, la fierté de soi ; l'*unité*, comme l'homogénéité sociale, le sentiment de participation à la communauté ; l'*indépendance* comme le travail à son propre compte et l'autosuffisance face à l'extérieur. Naturellement, un concept ne peut être compris qu'en relation avec les autres.

L'ensemble des concepts devient significatif dans la mesure où il s'inscrit à l'intérieur d'un mouvement historique. Celui-ci apparaît toujours dans la même direction puisqu'il va de l'intégrité du concept vers un effritement partiel ou total. (La période des « origines » comporte une intégrité supérieure à celle de

ENSEMBLE DES CONCEPTS QUI SOUTIENNENT LES COMPARAISONS.

CONCEPTS	Autorité	Respect	Unité	Indépendance
POLARISATION	+ → ± / -	+ → ± / -	+ → ± / -	+ → ± / -
<i>Économie</i>			Entraide Tout service se paie : disparition de l'entraide	Indépendance face à l'argent Tout doit se faire par l'argent
<i>Travail</i>		Ambition et courage (forme de respect de soi) Il n'y a plus d'ambition	Tous ont le même métier Spécialisation des tâches	Liberté, pas de boss Emploi relève de soi Technologie produite par soi Présence d'un boss Emploi relève du gouvernement ou des compagnies Mécanisation et électricité
<i>Politique</i>	Curés, docteurs : entente Fonctionnaires et administrations spécialisées : beaucoup de points de vue et peu d'entente		Homogénéité du groupe Divisions sociales (partis politiques)	Pas d'impôts Absence d'intervention gouvernementale Impôts Omniprésence du gouvernement

ENSEMBLE DES CONCEPTS QUI SOUTIENNENT LES COMPARAISONS.

CONCEPTS	Autorité		Respect		Unité		Indépendance	
POLARISATION	+	± / -	+	± / -	+	± / -	+	± / -
<i>Famille</i>	Autorité	Disparition de l'autorité	Sens du respect	Disparition du respect	Absence de divorce	Divorce	L'enfant apprend le métier du père	L'école remplace le père
	L'enfant obéit aux parents	Désobéissance			Égalité entre les familles (même métier)	Naissance de catégories sociales (emplois et revenus différents)		
<i>Éducation</i>	Discipline	Anarchie	Le français s'écrit sans faute	Le français laisse à désirer	Lieu de divertissement : la famille	Loisirs à l'extérieur du cadre familial	L'éducation se fait dans le cadre familial	L'Opération 55 régionalise l'éducation
					Les parents peuvent aider (mêmes livres)	Les parents ne peuvent plus aider (livres et pédagogies changent trop vite)		

ENSEMBLE DES CONCEPTS QUI SOUTIENNENT LES COMPARAISONS.

CONCEPTS	Autorité		Respect		Unité		Indépendance	
	+	→ ± / -	+	→ ± / -	+	→ ± / -	+	→ ± / -
<i>Religion</i>	Les commandements de Dieu sont prêchés	Les commandements ne sont plus prêchés : on ne les suit plus	Les prêtres et les religieux ont un habit distinctif : on les salue	Les prêtres et les religieux sont en civil : on ne les salue plus	Tous vont à la messe le dimanche	La messe se célèbre le samedi ou le dimanche	La religion est dans les commandements et les Évangiles	Le concile modifie tout
			Les garçons seulement servent la messe	Les filles et garçons servent la messe	Tous pratiquent	Présence de non-pratiquants et abandon de certaines pratiques		
			Les femmes ont des chapeaux à l'église	Les femmes sont sans chapeaux à l'église				
<i>Loisirs</i>	Les parents contrôlent les fréquentations	Absence de contrôle sur les sorties des enfants	Les filles ne fument pas, ne boivent pas et sortent très peu	Les filles fument, boivent et sortent régulièrement	Les veillées se font dans les familles	Les veillées se font en dehors de la famille (hôtels, restaurants)	Pas de voyage de nocces Pas d'argent pour s'amuser	La pratique du voyage de nocces est courante Besoin de l'argent pour s'amuser

« dans ce temps-là ». Les aïeux figurent comme plus courageux, plus vaillants et plus indépendants parce qu'ils ont tout bâti d'eux-mêmes et qu'ils représentent le point de départ de l'histoire de la Moyenne-Côte-Nord.)

3. *Les facteurs explicatifs*

Pour comprendre le changement qui s'opère au cours des années, les témoins utilisent des explications logiques qui permettent d'isoler le phénomène qui sous-tend l'interprétation historique.

Jadis la pêche se présente comme le métier principal et l'industrie unique de la région tandis que la chasse et le jardinage servent de complément économique. Au début, la chasse aux loups-marins se pratiquait puis ce fut la chasse aux animaux à fourrure, la pelleterie. Une alternative s'offre plus tard en ce qui a trait au complément de la pêche : la possibilité de travailler à gage dans les chantiers. Ces deux solutions, la chasse ou les chantiers, s'inscrivent dans le calcul économique de se procurer des provisions. Le système commercial se base sur le troc et le crédit, c'est-à-dire une avance de certains biens en échange de la pêche à venir.

Puis certaines activités économiques, telles que la chasse au renard, disparaissent. Les informateurs expliquent ce changement par l'instauration de l'élevage du renard, par les nouvelles tendances de la mode, par la concurrence des autres pays et aussi par l'imitation des peaux qui occasionne la baisse des prix de la fourrure. L'élevage de bétail et l'agriculture sont aussi abandonnés. La perte de ces pratiques s'explique par la construction de la route et des pistes d'atterrissage qui oblige les gens à fabriquer des pacages et qui par conséquent leur demande trop de soins et de temps pour maintenir de tels modes de subsistance. Mais durant ces transformations, la pêche demeure le procès de production dominant sur lequel repose l'organisation sociale. L'unité de production et l'unité sociale se retrouvent dans la famille. L'éducation et l'apprentissage d'un métier se concentre autour de la famille et s'oriente particulièrement vers la pêche.

Puis la pêche devient une activité non rentable pour les exigences du temps. L'abandon définitif comporte différentes explications : disparition du marché, détérioration de l'équipement, non-rentabilité probable d'un investissement dans ce domaine, disparition du poisson due à la présence des marsouins, venue des dragueurs et dommages écologiques qu'ils occasionnent, absence d'une intervention gouvernementale, possibilité certaine de faire de l'argent ailleurs, ouverture des mines et nouvelles possibilités d'emploi.

Une séquence historique se dessine lorsque l'abandon de la pêche commerciale a lieu. Les compagnies minières s'implantent. Le changement commence. La famille, l'organisation communautaire et le travail sont à réinterpréter. La venue des compagnies minières et principalement l'implantation de la Q.I.T. au Havre-Saint-Pierre sont mentionnées comme « le grand tournant » ou encore « le

boom économique ». Avec ce changement, la famille ne se présente plus comme l'unité de production et l'agent éducatif qui permet à l'enfant d'apprendre un métier. Le système d'éducation s'oriente vers la formation de spécialistes. Au niveau communautaire, l'organisation municipale devient plus importante. Le travail salarié s'impose et une division des tâches de plus en plus complexe fait son apparition.

Sur le plan politique, la rentrée de Maurice Duplessis et le début de la construction de la route indiquent une démarcation. Le changement s'enracine d'avantage vers les années '60 avec la venue de Jean Lesage au pouvoir. En plus du système économique, le système d'éducation par l'Opération 55, la religion par la tenue du Concile, les organisations politiques par la demande croissante de spécialistes, les connaissances acquises par les nouvelles interrogations et les moyens de communication de plus en plus présents, changent fondamentalement.

Tout ceci représente des faits explicateurs du changement. La question à soulever ici est : quel est le principe moteur, le phénomène qui englobe toutes ces explications ? Comment se produit chez les témoins l'agencement de ces faits significatifs ?

Une expression linguistique, une image indique la piste : « depuis que l'argent roule ». Selon les témoins, la présence de l'argent et la naissance du besoin d'argent chambardent le système de « dans ce temps-là », tant au niveau familial qu'aux niveaux politique, économique, éducatif, religieux et récréatif.

« L'argent qui roule », en opposition à l'absence d'argent, fournit le fondement logique sur lequel s'appuie l'interprétation historique des gens de la Moyenne-Côte-Nord.

« L'argent qui roule » se manifeste par des salaires de plus en plus élevés et aussi par la possibilité de recourir aux différents programmes d'aide sociale mis de l'avant par les gouvernements. « L'argent qui roule » se constate par l'envahissement croissant des services. Certaines pratiques économiques comme le jardinage sont abandonnés au profit du système commercial comme l'épicerie. De nouvelles conventions sociales se créent autour de la publicité et des contacts plus soutenus avec l'extérieur. Un relâchement des mœurs traditionnels et une baisse des pratiques religieuses s'ensuivent. Bref, « l'argent qui roule » se présente comme le phénomène par lequel un autre mode de production s'instaure.

Le schéma qui suit fournit une synthèse et se lit ainsi :

1. Le fondement logique de l'interprétation historique se met en contact avec l'ensemble des concepts ;
2. ce contact provoque des comparaisons qui se retrouvent derrière l'expression linguistique « dans ce temps-là... ast-heure » ;
3. puis les faits deviennent significatifs historiquement, répondant à l'analyse basée sur l'ensemble des concepts en contact avec le fondement logique de l'interprétation historique et se répartissant selon la polarisation.

GRAPHIQUE I

<p>FONDEMENT LOGIQUE DE L'INTERPRÉTATION HISTORIQUE</p>	<p>(1) Absence d'argent → Ensemble des concepts (UNITE, RESPECT, AUTORITE, INDEPENDANCE) ← Présence d'argent</p> <p>(2) Ensemble des concepts → Polarisation (+ ou -)</p> <p>“ Dans ce temps-là...”</p> <p>“ pi ast'heure”</p>		
<p>DÉMARCATIION (3) TEMPORELLE</p>	<p>AVANT 1900</p> <ul style="list-style-type: none"> — Le peuplement, les ancêtres — Présence du complexe de la goélette — Chasse aux loups-marins (pour les Acadiens) 	<p>1900 - 1945</p> <ul style="list-style-type: none"> — Ce qu'on a vécu — Période des chantiers, de la pêche et de la chasse 	<p>1945 - 1960</p> <ul style="list-style-type: none"> — Fin de la pêche — Ouverture des mines — Début de l'aide sociale — Électricité — Mécanisation — Début de la route — Entrée de Duplessis au pouvoir
<p>Événements significatifs</p>	<p>1960 À NOS JOURS</p> <ul style="list-style-type: none"> — Lesage et la révolution tranquille — Changement du système d'éducation — La tenue du Concile — Télévision 	<p>1960 À NOS JOURS</p> <ul style="list-style-type: none"> — Lesage et la révolution tranquille — Changement du système d'éducation — La tenue du Concile — Télévision 	<p>1960 À NOS JOURS</p> <ul style="list-style-type: none"> — La famille n'est plus la base de l'organisation socio-économique — Entrée dans un système économique plus vaste en relation avec l'extérieur
<p>Type de société</p>	<p>AVANT 1900</p> <ul style="list-style-type: none"> — La famille est la base de l'organisation socio-économique — Indépendance économique face à l'extérieur 	<p>1900 - 1945</p> <ul style="list-style-type: none"> — La famille est la base de l'organisation socio-économique — Indépendance économique face à l'extérieur 	<p>1945 - 1960</p> <ul style="list-style-type: none"> — La famille n'est plus la base de l'organisation socio-économique — Entrée dans un système économique plus vaste en relation avec l'extérieur

Modèle de l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord.

Ce tableau schématique ne représente pas la façon dont chaque individu de la Moyenne-Côte-Nord pense la signification de l'histoire. De la même façon, une grammaire française n'illustre pas la façon de parler de chaque personne employant cette langue. Le présent schéma représente un *modèle d'usage*, c'est-à-dire un aperçu général de ce qu'une communauté utilise pour comprendre le déroulement historique. Dans ce cas précis, les gens âgés de quarante-cinq ans et plus de la Moyenne-Côte-Nord constituent la catégorie d'individus à qui s'applique ce modèle. La possibilité d'utilisation de ce modèle pour d'autres catégories de personnes existe mais une recherche et une démonstration deviennent nécessaires pour en confirmer la validité.

En somme, l'ethnohistoire de la Moyenne-Côte-Nord met à jour, par sa méthodologie et ses définitions conceptuelles empruntées au courant culturaliste en anthropologie, les concepts fondamentaux de l'organisation de la connaissance historique chez les gens de la Moyenne-Côte-Nord.

Richard DOMINIQUE

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*